1790.
FAC. 2, 13042

DISCOURS

DE M. FAUCHET

AUX VAINQUEURS DE LA BASTILLE

A LEUR ASSEMBLÉE GÉNÉRALE,

Tenue dans l'église des Quinze-Vingt, le 25 Juin 1790, et présidée par M. le Maire de Paris.

VAINQUEURS DE LA BASTILLE,

J'AI eu le bonheur de partager vos périls, & de célébrer vos triomphes : votre gloire est ma gloire, votre honneur est mon honneur; je ne vous donnerai pas un lâche conseil. J'ai vu l'artillerie de la Bastille éclater sur ma tête, ses plombs meurtriers percer mes vêtemens et renverser à mes côtés les citoyens ; je n'ai pas reculé, j'ai insisté, j'ai sommé au nom de la cité, le gouverneur d'ouvrir, de céder en espoir de paix, et de ne plus verser le sang des patriotes ; j'aurois répandu tout le mien pour épargner le vôtre : et à ce moment j'aimerois mieux perdre la vie que de chercher à affoiblir en vous le sentiment de l'honneur qui est la première existence du citoyen.

Après une longue attente, la reconnoissance

THE NEWBERRY
LIBRARY

de la patrie s'est manifestée en votre faveur. Les représentans de la Nation ont comblé pour vous la mesure des honneurs que puisse décerner un peuple libre. La liste de vos noms immortels est inscrite dans les fastes de la législature. Illustres amis de la gloire, c'est assez pour vous : et si vous vouliez user de tous vos avantages, ce seroit trop aux yeux de ceux de nos concitoyens qui, ayant essuyé d'autres périls pour la conquête de la liberté, n'obtiennent pas les distinctions extraordinaires, dont l'Assemblée Nationale vous décore. Si vous vous prévaliez de toutes vos glorieuses prérogatives ; les rivalités qui éclatent de toutes part auroient des effets cruels, la patrie se verroit déchirée par ses propres vengeurs, et l'horrible aristocratie qui souffle la division triompheroit de nos discordes. Je ne vous dirai pas que les districts réclament contres les faveurs dont vous comble le corps législatif, que les gardes soldées et volontaires s'émouvent, que le civil et le militaire s'élèvent à la fois dans les sections de la capitale, contre des distinctions qui leur semblent excessives. Le nombre des adversaires ne nous épouvanteroit pas, et vous péririez tous plutôt que d'écouter aucun accommodement sur l'honneur. Mais votre honneur, conquérans de la liberté françoise, est au-dessus de toute atteinte : et l'hommage que vous a rendu l'Assemblée de la Nation, est

de tous les honneurs le plus grand et le plus impérissable. Je me trompe, héros de la Bastille, il est un honneur plus grand encore et plus propre à immortaliser vos courages, c'est de déclarer que vous ne voulez de préférence pour les places que dans les dangers, que vous n'en voulez point dans les fêtes; c'est de faire au bien public un sacrifice souvent plus pénible que celui de la vie, (les concitoyens jaloux de vos distinctions ne le prouvent que trop) le sacrifice de la vanité. Je vous conseille donc, généreux vainqueurs, une démarche qui vous couvrira d'une nouvelle gloire. Retournez à l'Assemblée Nationale, et dites :

MESSIEURS,

Le décret qui couronne, au nom de la Nation, les vainqueurs de la Bastille, assure notre immortalité. Nous étions affamés d'honneur, vous en avez rempli nos ames. Nos noms inscrits dans les fastes de l'Assemblée Nationale, ne peuvent jamais périr, Messieurs, quoique chacune des concessions dont vous nous avez honorés, soient pour nous d'un prix infini, nous ne voulons pas que la patrie soit troublée par des jalousies indignes du nom François. Nous verserions jusqu'à la dernière goutte de notre sang contre les ennemis de la révolution, mais nous ne voudrions pas tourner contre des émules patriotes, nos mains

victorieuses du despotisme, et que vous armez vous-mêmes de nouveau pour la cause de la liberté! Reprenez donc, Messieurs, dans votre sagesse, vos bienfaits, qui excitent la reclamation de nos frères. Nous abandonnons volontiers les premières places dans les cérémonies, nous ne les ambitionnons que dans les périls. Nous servirons sans distinction dans les troupes nationales, nous ne chercherons à nous y faire remarquer que par un zèle sage autant qu'intrépide, et par l'amour de l'ordre et de la subordination, qui est le premier et le plus noble courage dans les soldats citoyens.

Motion faite par le même, le soir du même jour à l'assemblée générale des représentans de la Commune.

MESSIEURS,

La Patrie vient d'être sauvée une seconde fois par les vainqueurs de la Bastille. Ils ont fait à l'amour de la paix le plus grand le plus généreux des sacrifices. On murmuroit contre les distinctions dont l'Assemblée Nationale les avoit comblés. La jalousie éclatoit, l'aristocratie soufloit le feu de la discorde; Paris alloit être le théâtre de l'anarchie; la patrie étoit déjà menacée

par ses propres vengeurs, et les ennemis de la constitution triomphoient. L'irritation de l'honneur, la flamme du courage, se manifestoient vivement dans la classe nombreuse des vainqueurs de la Bastille, et dans leurs innombrables frères prêts à épouser leur juste cause. Mais à la voix de la patrie, à la voix de la liberté, au nom sacré de la constitution en péril, ces citoyens intrépides ont soudain accédé au sacrifice sublime de toutes les marques d'honneur qu'ils avoient méritées et obtenues. M. Dussaulx et M. de la Crosnière, nos collègues, ont parlé avec un grand zèle à leur immense assemblée : M. Hullin, M. Maillard, M. de la Reynie, M. Estienne, plusieurs autres vainqueurs ont parlé avec l'énergie et le désintéressement du patriotisme : j'ai parlé aussi selon la mesure de ma sensibilité. M. le Maire, (j'ai une inexprimable joie de pouvoir lui rendre, au milieu de vous, Messieurs, cet hommage (M. le Maire a développé l'énergie, l'éloquence, la sagesse, la tendresse d'une ame sublime, et a triomphé. Nous sommes allés à l'Assemblée Nationale, porter le sacrifice absolu de nos généreux vainqueurs, et déposer les dépouilles glorieuses de leurs décorations sur l'autel de la patrie. Cet abandon inappréciable a été reçu avec transport par les représentans de la Nation. La capitale est en paix, les espérances de l'aristocratie sont détruites, la France est affermie dans la liberté.

Messieurs, je vote le plus solemnel hommage de la commune pour les vainqueurs de la Bastille, j'estime qu'une députation nombreuse doit être envoyée à M. le Maire, pour le féliciter et pour l'inviter à venir sceller par sa présence la cocarde et la paix; enfin, je demande qu'à son entrée dans cette salle, une courone civique soit posée sur son front par M. le président. Ainsi, Messieurs, nous paierons toutes les dettes de nos cœurs: nous prouverons que l'amour seul du bien public nous anime. Voilà ma motion, elle est dans toutes vos ames. Ce jour est le plus beau de nos jours Il rétablit toutes les concordes, il anéantit tous les complots; c'est le triomphe de la patrie.

Qui croiroit qu'une pareille motion ait pu trouver des contradicteurs? Tandis que les bons citoyens sans partialité l'applaudissoient, des gardes de la Nation, bons citoyens sans doute, mais encore prévenus, mais encore émus des honneurs accordés par l'Assemblée Nationale aux vainqueurs de la Bastille, et de la gloire même dont ils venoient de se couvrir en y renonçant pour la paix de la patrie, éclatoient en murmures. Leur patriotisme s'abusoit au point qu'on auroit cru qu'ils avoient plus de regrets d'un sacrifice généreux qui ôtoit tout prétexte à la

discorde, qu'ils n'avoient eu de dépit des distinctions flatteuses que le décret avoit accordées. Mais le comble de l'inconvenance a été de voir un opinant de la commune saisir cette occasion pour flatter les mécontens, et parler sans respect des vainqueurs de la Bastille et du décret de l'Assemblée Nationale. Il ne manquoit à la sagesse de son opinion, que de leur faire un crime du sublime dévouement qui leur avoit fait sacrifier tous les honneurs pour la tranquillité publique. Je le nomme; car je fais heureusement justice à tous, quand je leur en fournirai le prétexte, ils peuvent me le rendre : *M. Guillot*, ci-devant *de Brancheville*, procureur au Châtelet, propriétaire d'un esprit renflé de chicane, et encroûté par l'ancien régime, a mis toute l'intrépidité de la déraison, et tout le délire de la malveillance à déprécier les vainqueurs de la Bastille, ces généreux citoyens, pour courtiser leurs émules qui, à cet instant, ne se montroient pas généreux, et qui se trouvoient en grand nombre dans l'Assemblée. Ses pensées étoient aigres comme sa voix, et ses sentimens amers comme ses paroles : et parce qu'il flattoit des passions haineuses, et que la haine lui applaudissoit, il se croyoit l'orateur de la justice, tandis qu'il n'étoit que le procureur de l'envie.

Tous les autres opinans ont cependant rendu

justice aux vainqueurs de la Bastille, et l'Assemblée leur a voté des éloges.

Le second objet de ma motion a trouvé pour obstacle des souvenirs trop vifs et trop récens que les meilleures dispositions d'une nombreuse partie de nos collègues n'a pu suffir à balancer. On devoit, à mon sens, oublier dans une si grande gloire de M. le Maire de Paris, des mécontentemens que des malentendus avoient fait naître, c'étoit l'instant de les immoler à la concorde. On m'a cru variable et inconstant dans mes principes, parce qu'à de justes plaintes que j'avois faites les jours précèdens, je fesois succéder en ce jour de justes éloges. Non j'étois égal à moi-même. Je dénonce avec courage les abus que je crois nuisibles au bien public, quand il s'agiroit du meilleur et du plus admiré de mes amis ; mais aussi, je préconise le lendemain de toute la puissance de mon cœur les sublimes actions de celui contre lequel je me serai élevé la veille. Ses vertus manifestées dans une grande occasion absorbent toutes mes pensées, et je ne peux plus qu'aimer avec ivresse l'homme de bien, l'homme de génie, que j'ai eu le bonheur de voir assurer le bien public et conquérir la paix. Il n'a fait que son devoir, dit-on, oui sans doute, le citoyen qui sauve sa patrie ne fait que ce qu'il doit : mais à qui donnera-t-on,

les couronnes civiques, si ce n'est à celui qui remplit heureusement un si noble devoir? Scipion avoit des torts, et de bons citoyens l'accusoient : mais, à pareil jour il avoit pris Chartage, et ses accusateurs, eux-mêmes, en se rappellant, montèrent avec lui au Capitole pour en remercier les dieux. Ici, les torts sont des disputes d'enfans, et les mérites sont les œuvres d'un grand citoyen. La gloire de son civisme est de l'instant même; elle se montre pure et doit dissiper tous les nuages. Voilà l'égalité de mon esprit, et la vérité de mon cœur. C'est ainsi que j'aime la patrie.

DISCOURS
DE M. DE LA REINIE.

MES CHERS CAMARADES,

Je pense que nous devons nous méfier du piège que nous tendent en ce moment les ennemis de la révolution, en dénaturant l'intention & les principes de l'auguste Assemblée Nationale, pour soulever les 48 sections de la Capitale, & nos frères les ci-devant Gardes-Françoises, contre le décret rendu en notre faveur le samedi 19 du présent mois. Pour rendre inutiles & vains les derniers efforts de l'aristocrate expirant, je vote une adresse fraternelle à nos camarades, les ci-devant Gardes-Françoises, où nous ferons en faveur de la paix, de l'union & de la confraternité, tous les sacrifices qui pourront se concilier avec notre gloire: fallût-il renoncer aux bienfaits dont nous ont comblés les sages représentans de la Nation. Voici une foible esquisse de cette adresse, faites-y les changemens que vous jugerez convenables.

Adresse fraternelle des Vainqueurs de la Bastille aux Soldats-Citoyens, ci-devant Gardes-Françoises.

FRÈRES ET AMIS,

On vous égare, notre devoir est de vous détromper, en dissipant vos inquiétudes & vous éclairant sur nos véritables prétentions. La première de toutes, celle qui est la plus chère à nos

cœurs, c'eſt de vivre en paix avec nos frères d'armes, & d'acheter cette paix par les plus grands ſacrifices. Accordez-nous un moment votre attention. Il y aura bientôt un an que, de concert avec vous, nous conquîmes la liberté françoiſe. A peine avions nous vaincu, que l'on s'empreſſa de nous accabler d'honneurs & de récompenſes. Votre corps licencié par le Roi, fut adopté par la Nation; vous fûtes admis dans la grande famille, vous devîntes les frères, les amis du premier peuple du monde. Les places, les rangs diſtingués, vous furent excluſivement accordés, les décorations patriotiques brillèrent ſur vos grands cœurs; nous vîmes toutes ces marques d'une équitable prédilection, & nous applaudîmes aux tranſports de la gratitude de nos concitoyens. C'étoit ainſi que les peuples d'Athènes, de Lacedémone & de Rome, ſavoient récompenſer leurs conquérans, diſions-nous, la Nation Françoiſe eſt enfin digne de rivaliſer avec ces célèbres républiques. Cependans les compagnons de vos pertes & de vos victoires, ceux qui avoient concouru avec vous à la conquête de la liberté, gémiſſoient ignorés. La plupart avoient tout perdu ſous les tours ſourcilleuſes de la forteresſe où depuis huit ſiècles s'étoit plus particuliérement retranché l'hydre du deſpotiſme. Sans état, ſans famille, j'ai preſque dit ſans amis, ſans ſucceſſeurs, ils végétoient dans l'eſpérance, ſans murmurer ni ſe plaindre. Un an s'eſt écoulé dans cette cruelle poſition. Nous avons lutté une année entière entre les horreurs, dirai-je de la misère, & les pièges de la ſéduction; car il eſt bon que vous ſachiez que l'or circuloit autour de nous, qu'on nous a tenté de cent ma-

nières différentes, & que plus la ceſſation des travaux, la ſtagnation du commerce augmentoient, multiplioient nos beſoins, plus nous ſommes reſtés fermes & inacceſſibles à la corruption des méchans.

Les repréſentans de la commune daignèrent, vers le mois de Janvier dernier, jeter ſur nous un regard de juſtice, & projettèrent de réunir en une compagnie ceux d'entre nous qui ſeroient en état de porter les armes, & diſtingués au ſiège de la Baſtille, & de conſacrer ce corps vénérable au ſervice de la halle aux grains ou de l'artillerie. Les ſections s'oppoſèrent aux deſirs de la Commune, & nous retombâmes dans l'oubli. Cette diſgrace navra nos cœurs ſans les aigrir, nous continuâmes nos ſervices purement gratuits juſqu'au jour mémorable, j'oſe même dire honorable pour la Nation, où nos travaux, notre patriotiſme, notre héroïque patience, ont obtenu le ſeul prix que nous ambitionnions ſans oſer l'eſpérer, les témoignages non équivoques de l'eſtime & de la reconnoiſſance de nos auguſtes repréſentans.

Mais on a calomnié dans vos eſprits l'Aſſemblée Nationale, lorſqu'on vous a inſinué qu'elle nous accordoit le pas ſur l'armée patriotique au jour du pacte fédératif; l'Aſſemblée n'a point décrété cette diſtinction; elle ne pouvoit pas la décréter ſans renverſer les grands principes d'égalité, qui ſont la baſe de ſes opérations, & ſans leſquels il n'y auroit plus ni liberté, ni bonheur.

L'Aſſemblée Nationale auroit commis cette erreur, que nous ſerions très-éloignés d'en abuſer; elle a décrété, il eſt vrai, que nous ſerions placés de manière à être apperçus par les députés, nos

frères des divers départemens : mais, où pouvons-nous être mieux placés où pouvons-nous être plus remarquables qu'au milieu de vous, que mêlés & confondus parmi les braves Parisiens, ce peuple de héros, que toutes les contrées de l'empire viennent contempler, avec un respect religieux, & qui desirent partager avec nous les tributs d'hommage, d'admiration & de reconnoissance de leurs frères d'armes les plus éloignés de nos murs.

Oui, braves amis, notre unique ambition est d'être confondus avec vous de rangs comme de cœurs au grand jour de la fédération ; entrelacés fraternellement dans vos bras, fiers de marcher à vos côtés, nous ne pouvons ambitionner d'honneur au-dessus de cette distinction. Nous ne voulons donc point avoir le pas sur vous, comme des pervers sont parvenus à vous le persuader : le seul pas que nous prendrons à l'envie, sera dans les combats où nous desirons tous ardemment de vous précéder, d'occuper les postes les plus dangereux, afin d'épargner le plus qu'il nous sera possible de votre sang : voilà l'expression sincère & invariable de nos sentimens sur l'idée que vous aviez de nos prétentions quant à la place à nous assignée au pacte fédératif.

On a calomnié encore les intentions de l'Assemblée Nationale & les nôtres, en supposant que nous formerions un corps particulier & distinct. Le décret porte » qu'on formera des vainqueurs de la Bastille, une compagnie de la garde nationale » ; nous espérons qu'on ne nous refusera pas une grace qu'on vient d'accorder aux émigrans de tous les pays, aux déserteurs de tous les drapeaux.

Il ne reste donc que la COURONNE MURALE, qui

puiſſé autoriſer vos ménaces. Eh bien ! apprenez à quel prix nous voulons la paix ; vous êtes décorés d'une couronne civique qui ſera bientôt la ſeule & la plus reſpectable diſtinction d'un peuple libre. Eh bien ! nous conſentons à vous abandonner tout ; ſoyez les ſeuls chevaliers de l'Empire François ; portez ſeuls des médailles, des croix, des couronnes, des rubans, des épaulettes : partagez avec nous le beau titre de *vainqueurs de la Baſtille* ; mais du moins laiſſez nous ce foible partage, qui ſeul peut nous faire oublier la perte de notre état, de nos enfans, de notre ſang, & la ruine de nos familles.

Ainſi la *paix*, la *paix*, voilà ce que nous ambitionnons, ce que nous voulons acheter au plus haut prix, afin de rendre vain & inutile comme les autres, ce nouveau piège de l'ariſtocratie aux abois.

Ne croyez cependant pas, frères & amis, que ce ſoit par crainte, ni par foibleſſe, que nous vous portons des paroles de paix ; s'il falloit abſolument du ſang, vous nous trouveriez toujours prêts à en répandre. Quinze mille hommes nos voiſins, nos parens, nos amis, ſont prêts à défendre la juſte cauſe, & avec un tel renfort & des cœurs intrépides, on peut faire payer cher une honteuſe victoire.

Mais nous n'en viendrons pas à cette extrémité, vous apperœevez avec nous le piège où nous vouloient attirer les ennemis de la révolution ; l'époque, la ſéduction, le faux zèle, les conſeils perfides donnés aux deux parties de ne pas céder, de montrer de l'opiniâtreté, de l'injuſtice même, tout prouve que c'eſt-là le *bouquet* de l'ariſtocratie, qu'elle veut détruire l'édifice de

la liberté par les mains victorieuses qui l'ont conquise, en opposant deux corps à qui on doit le plus de succès, & en égorgant les vainqueurs par les mains même des vainqueurs.

Notre adresse est déjà bien longue, frères & amis, mais si elle vous convaint de nos sentimens les plus purs, vous ne regretterez pas sans doute les instans que vous aurez donnés à cette lecture. Si nous trouvons en vous les mêmes dispositions de paix & de confraternité, faites nous les témoigner, & nous volons dans vos bras. alors le démon de l'aristocratie jettera son dernier rugissement, & une abondante libation du jus de la treille effacera pour jamais les traces des manœuvres les plus atroces, & renouera plus étroitement entre nous les liens de l'union, de la concorde & de l'amitié, sans lesquelles nous ne jouirons pas long-tems du fruit de nos conquêtes.

Nous sommes avec les sentimens ci-dessus foiblement exprimés,

Vos frères & compagnons d'armes,

Les vainqueurs de la Bastille.

La lecture ce ce discours vraiment intéressant qui nous donne de nouvelles preuves du dévouement & du civisme, qu'a signalés en tant d'occasions M. *de la Reynie*, a été souvent interrompu par des applaudissemens universels.

L'impression en a été unanimement arrêtée aux frais du corps des vainqueurs de la Bastille, sauf à changer le titre de ladite adresse ; c'est-à-dire, qu'au lieu d'être adressée aux ci-devant Gardes-Françoises, elle le seroit à l'Assemblée Nationale.

Auſſi-tôt, M. *de la Reynie* a été enlevé de la chaire, & porté dans le banc où étoit M. Bailly & les commiſſaires. M. le Maire lui a témoigné ſa ſatisfaction les larmes aux yeux, & lui a dit en l'embraſſant, vous venez de ſauver la capitale & peut-être la France.

LISTE des noms de MM. les députés des vainqueurs de la Baſtille à l'Aſſemblée Nationale.

MESSIEURS,

BAILLY, Maire.	ESTIENNE,
L'abbé FAUCHET.	DUBOIS.
DUSSAULT.	CHOLAT.
LEON. BOURDON.	THIRION.
LA GREY.	ROUSSELET.
HULLIN.	LAUZIER.
MAILLARD.	DEJON.
PAREIN.	D'OSMONT.
LA REYNIE.	AUBIN.

Chez GUILLAUME *Junior*, Imprimeur des Vainqueurs de la Baſtille, rue de Savoie, N°. 11.